

COMPTES RENDUS

LARSEN Peter Bille et Dan BROCKINGTON (dir.), 2018, *The Anthropology of Conservation NGOs. Rethinking the Boundaries*. Cham, Palgrave Macmillan, coll. « Palgrave Studies in Anthropology of Sustainability », 289 p., illustr., bibliogr., index.

The Anthropology of Conservation NGOs. Rethinking the Boundaries a pour objectif de présenter la diversité des organisations non gouvernementales (ONG/NGO) de conservation et les réalités contextuelles au sein desquelles elles opèrent. Ce livre propose une réflexion quant à la place et au rôle des recherches critiques en sciences sociales étudiant ces organisations et les dynamiques dans lesquelles elles s'insèrent. Cet ouvrage collectif est dirigé par Peter Bille Larsen et Dan Brockington, deux auteurs reconnus dans le champ des études de la conservation environnementale en anthropologie. Il regroupe neuf chapitres dans la première partie et sept courts textes dans une deuxième, qui discutent les textes de la première. Les contributions sont l'œuvre de chercheurs connus dans le domaine ainsi que de praticiens engagés dans la conservation environnementale. *The Anthropology of Conservation NGOs* s'intéresse particulièrement aux enjeux liés à la place croissante qu'occupent les mécanismes du capitalisme dans l'organisation et le fonctionnement des ONG dans un contexte de néolibéralisation de la nature. Les auteurs cherchent à comprendre comment ces mécanismes influencent les ONG et les positions qu'elles adoptent.

L'approche particulière de cet ouvrage est de présenter les ONG comme des acteurs œuvrant au sein d'espaces liminaux mouvants dans lesquels ils interagissent avec des communautés locales, la nature, l'État et le marché. Les ONG situées dans les marges se voient confrontées à des rapports sociaux complexes, marquant leur posture face à la conservation et leurs identités. Plus largement, l'ouvrage se fonde sur une approche d'économie politique et d'écologie.

Larsen et Brockington proposent une pratique renouvelée de l'anthropologie et, plus particulièrement, de l'ethnographie afin de comprendre plus finement les différentes configurations des ONG de conservation et leurs articulations ou leur rejet des systèmes économiques en place. Ils proposent aussi de poursuivre les comparaisons à plus grande échelle et les mises en commun d'exemples d'études d'ONG de conservation. Cette approche permettrait notamment de remettre en perspective la question des ONG de conservation au sein d'une lecture sur les ONG de développement en général.

Les chapitres de la première partie couvrent un vaste éventail d'études de cas, certains présentant des analyses théoriques éclairées par des exemples, alors que d'autres sont plutôt centrés sur les ethnographies. Le chapitre deux (Larsen) dresse une typologie des ONG de conservation. L'auteur y présente celles qui « font le bien » et refusent de s'allier avec le capitalisme, celles qui sont en phase avec les manœuvres du néolibéralisme et ses idéologies et dont les actions peuvent être préjudiciables aux communautés locales, et celles qui adoptent une position pragmatique, souhaitant profiter des avantages que des alliances avec les entreprises et le marché peuvent offrir pour la conservation. Un exemple tiré de

l'Amazonie péruvienne était cette réflexion théorique. Le chapitre de Holmes (chapitre sept) est en résonance avec celui-ci, présentant le cas du secteur privé dans des aires protégées au Chili. Les autres chapitres abordent la construction et la négociation de la conservation par des ONG de conservation dans le cadre de rencontres formelles et de tables de concertation telles que le Congrès mondial de la conservation (MacDonald, chapitre quatre) et les tables sur le développement de l'huile de palme durable (Ruysschaert et Salles, chapitre cinq). Ces chapitres s'intéressent également aux perceptions des praticiens de la conservation (Blanchard *et al.*, chapitre six).

Le chapitre de Redford (chapitre neuf), un praticien de la conservation, conclut cette première partie. Il offre une réflexion quant au rôle, aux apports et aux écueils des sciences sociales dans l'étude de la conservation et des ONG de conservation. Ce chapitre présente une critique bienvenue dans ce champ d'études et constitue certainement un apport important à cet ouvrage. Il permet d'introduire les contributions de la deuxième partie, rédigée principalement par des acteurs impliqués dans des ONG et la mise en œuvre de la conservation. Parmi les commentaires proposés par les praticiens, celui de Cleary est virulent et intéressant, dénonçant des approches apolitiques et infructueuses de certains chercheurs de la conservation. C'est à l'honneur des directeurs de l'ouvrage d'avoir maintenu ces perspectives divergentes afin de nourrir les débats sur la conservation et les ONG. Un chapitre conclusif faisant le pont entre les commentaires des praticiens de la seconde partie et les propositions de la première aurait toutefois bonifié l'ouvrage.

The Anthropology of Conservation NGOs est d'intérêt pour les anthropologues travaillant sur la conservation environnementale, notamment par son souci de présenter différentes échelles d'études et d'analyses. Il permet aussi de faire le point sur les transformations qui secouent ce secteur et d'en saisir la portée, surtout grâce aux réflexions des praticiens et à leurs critiques, la partie la plus intéressante de l'ouvrage, permettant de repenser les façons de faire de la discipline anthropologique.

Sabrina Doyon
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

PRADEL Lucie, 2017, *L'âme du monde. Pour une écocritique du patrimoine culturel*. Québec, Presses de l'Université Laval, 406 p., bibliogr., index.

Le thème de l'anthropocène anime de nombreux débats et mobilise, à l'heure actuelle, une grande diversité de disciplines. Il interroge directement le rôle de l'être humain au sein de la biosphère, sa manière de représenter et d'agir dans le monde. C'est dans le cadre de cette réflexion que se situe la démarche de Lucie Pradel, qui marie la recherche ethnologique et

l'écocritique dans son ouvrage *L'âme du monde. Pour une écocritique du patrimoine culturel*, un titre qui renvoie au projet de redéfinir la place qu'occupent les récits traditionnels dans une nouvelle conception de notre Terre caractérisée par l'incertitude quant à son devenir.

Sur le plan disciplinaire, l'auteure met de l'avant une riche collection de mythes, de contes et de légendes issus de la tradition orale caribéenne et inédits en langue française. Cela constitue un travail ethnologique digne d'intérêt et propice à l'analyse. Pradel, ethnologue de formation et spécialiste en littératures et civilisations du monde anglophone, nous présente à la fois une littérature orale riche et des travaux de collecte remontant au début du vingtième siècle. Une classification simple et intelligente permet au lecteur de naviguer dans cet univers culturel et d'en apprécier le contenu, passant des récits cosmogoniques aux récits merveilleux et initiatiques, jusqu'à la facétie. Les courtes introductions thématiques qui ouvrent ces sections peuvent sembler pauvres en contenu analytique, mais elles ont la qualité de cibler l'essentiel et de nous familiariser avec les formes des récits sans artifices. On y découvre un monde métissé dans lequel persistent des motifs européens et africains, et dont l'expression et la dissémination dans les Caraïbes rappellent l'image de la spore. Pour l'auteure, la spore représente avant tout une forme de résistance, mais aussi une forme de dissémination ; or, « [l]es formes orales, tout comme les normes culturelles et esthétiques du monde antillais, procèdent aussi de cette double articulation sporadique » (p. 7).

La perspective écocritique dont se réclame l'auteure est également fertile et offre un tableau intéressant quant à l'appréciation des récits présentés. Au centre de cette démarche se retrouve le rapport entre l'humain et le non-humain. En effet, c'est à l'aune de la problématique de la dichotomie nature-culture, telle que théorisée par Philippe Descola, que se comprend l'interaction entre les essences au sein de la littérature orale caribéenne. Les récits mythologiques y tiennent un rôle puissant, car ils nous placent devant une origine du monde et de ses composantes où l'anthropomorphisme ouvre sur des ontologies animistes. Plus précisément, le contexte géographique des récits rappelle l'insularité des peuples caribéens :

La constitution des panthéons cubains et haïtiens reflète la physionomie des écosystèmes insulaires en accordant une place prédominante à l'eau sous toutes ses formes : mer, rivière, fontaine, représentées par des entités aussi mythiques que spécialistes des lieux qu'elles président et où elles résident (p. 12).

Or, tout en étant spécifique à cette région du monde, la fascination pour l'eau et ses fonctions de purification morale relie la culture caribéenne à l'humanité entière, comme le souligne l'auteure (p. 14). En ce sens, l'écocritique sert ici de grille de compréhension des particularités culturelles tout comme elle permet de voir une unité de l'habiter humain dans une nature avec laquelle il a commerce et par laquelle il se définit.

L'appréciation du non-humain et ses qualifications y sont aussi présentées en rapport avec un environnement originaire où, « [r]amené à sa fonction positive, l'environnement pourvoyeur de richesse biologique contribue à l'intégration sociale et spirituelle, des aspects garantissant équilibre, harmonie et protection » (p. 16). Car la culture des Antilles est aussi le lieu de drames politiques et humains découlant du colonialisme. Ainsi découvre-t-on, par le biais des motifs géographiques, écosystémiques et animaliers, un passé exempt des souillures de l'histoire et de la modernité.

L'ouvrage de Pradel constitue un recueil important de littérature orale, tant par son objet d'étude (la littérature orale caribéenne) que par sa méthode (l'écocritique). Tout chercheur dont l'intérêt porte sur le rapport entre la société et la nature y trouvera un écho de ses préoccupations, sans toutefois y rencontrer un plaidoyer naïf en faveur d'un univers révolu. Si le matériau est largement issu du passé, la lecture proposée est dûment ancrée dans une remise en question contemporaine de nos schèmes d'interprétation du monde. La lecture de récits est édifiante et inspirante, comme l'est la démarche écocritique adoptée par l'auteure. Mais, à ce titre, on peut reprocher certains manques sur le plan de la description analytique. On évoque des contenus, de nombreux motifs et des thèmes structurants, mais une grille de lecture plus serrée et mieux définie au fil de l'ouvrage permettrait une appréciation écologique plus soutenue des récits.

Louis-Étienne Pigeon
Faculté de philosophie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

HERMESSE Julie, 2016, *De l'ouragan à la catastrophe au Guatemala. Nourrir les montagnes*. Paris, Éditions Karthala, 352 p.

Basé sur une enquête ethnographique réalisée épisodiquement entre mars 2006 et août 2010, le livre de Julie Hermesse, *De l'ouragan à la catastrophe au Guatemala. Nourrir les montagnes*, nous transporte dans la municipalité de San Martín Sacatepéquez, un territoire rural et montagneux situé au sud-ouest du Guatemala et surplombé par trois volcans. Le relief accidenté de San Martín et les variations météorologiques (pluie, vent et sécheresse) rythment les activités agricoles et les célébrations rituelles et religieuses de ses habitants. À 85 % d'origine maya mam, les *Tinecos* (abréviation de *San Martínecos*) représentent aujourd'hui un groupe hétérogène en ce qui concerne les différentes appartenances religieuses, les parcours de vie, les générations et les réalités socioéconomiques. Mais, pour l'ensemble de la communauté tineca, les montagnes occupent traditionnellement un rôle clé : « les crêtes marquent les limites des terroirs et les sommets en sont les protecteurs ; les mythes mettent ces derniers en scène et les chamanes les invoquent constamment dans leurs incantations » (Antochiw *et al.* 1991 : 32, dans Hermesse 2016 : 141).

Initialement destinée à s'inscrire dans le champ d'études des religiosités, l'enquête de l'auteure s'est amorcée six mois après le passage de l'ouragan Stan (octobre 2005) qui provoqua des glissements de terrain et la destruction des récoltes de pommes de terre et de maïs. Ce contexte particulier de pertes matérielles et humaines (trois décès furent recensés) et d'insécurité alimentaire amena Hermesse à modifier ses approches théoriques et conceptuelles et à s'intéresser à l'anthropologie des catastrophes, mais sans laisser de côté l'étude des systèmes symboliques et des transformations culturelles associées à l'avènement de nouvelles religiosités, qui demeure le cœur de ses travaux. En résulte un ouvrage qui se démarque avant tout par son apport ethnographique, puisque l'hétérogénéité des approches théoriques aurait

pu être resserrée. L'ouvrage jongle entre l'écologie politique des catastrophes de Anthony Oliver-Smith (2002) et les systèmes ontologiques de Philippe Descola (2005), deux approches que l'auteure juge complémentaires pour l'analyse de ses propos, mais qu'elle peine à amalgamer en fin de compte.

Le premier chapitre expose les récits des Tinecos sur les causes et conséquences de l'ouragan. Ces récits, qui se sont imposés à la chercheuse lors de son séjour en 2006, permettent de mettre au jour divers systèmes de sens et de représentations de la nature. S'ensuit le deuxième chapitre, qui dresse un excellent portrait des inégalités socioéconomiques historiques et des dégradations environnementales actuelles, qui ont contribué à la mise en place des conditions de vulnérabilité à l'origine du désastre engendré par Stan. S'inscrivant dans l'anthropologie des catastrophes et l'écologie politique, ce chapitre est malheureusement peu mobilisé dans le reste de l'ouvrage.

La deuxième section (chapitres 3 et 4) relate les représentations de l'événement en s'ancrant dans la religiosité de San Martín, paysage caractérisé par des rituels chamaniques, l'expansion des Églises pentecôtistes, la présence centrale de l'Église catholique depuis la conquête espagnole et les prophéties mayas. C'est par cette deuxième section, bien appuyée à la fois sur la littérature scientifique et de nombreuses citations d'habitants locaux, que se démarque l'ouvrage. Le travail ethnographique de l'auteure, qui a pu tisser des liens avec des interlocuteurs issus des différents systèmes de croyances, est à saluer. La richesse des discours recueillis suggère que le passage de l'ouragan Stan a permis la résurgence du système symbolique maya chez les Mam pentecôtistes, ce qui constitue l'apport disciplinaire le plus significatif de l'ouvrage. Malgré l'apparente disparité entre les dogmes protestants évangéliques et les rituels coutumiers, ces derniers tendent vers une interprétation commune de l'ouragan Stan : la catastrophe serait le résultat de la négligence des rites coutumiers envers les montagnes, qui sont « des piliers à soutenir » (p. 223).

La troisième section (chapitre 5) illustre la coévolution de deux ontologies mobilisées à San Martín dans les représentations de Stan et de la catastrophe : l'analogisme et le naturalisme. Cette étude des logiques des représentations étiologiques des catastrophes et des phénomènes naturels vise à soutenir théoriquement la transformation culturelle en cours dans cette municipalité.

En fin de compte, la relation de confiance que semble avoir développée Hermesse avec certains habitants qui reviennent régulièrement dans l'ouvrage permet une incursion privilégiée chez les Tinecos. En résulte un ouvrage riche en descriptions ethnographiques et en analyses conceptuelles, destiné à un public initié à l'anthropologie. Les chercheurs travaillant en Méso-Amérique y trouveront des informations originales, telles que des motifs de tissage répertoriés à San Martín Sacatepéquez ainsi qu'un glossaire de mots vernaculaires mam en annexe, dialecte parlé dans cette municipalité. Par ailleurs, contrairement à ce que promet le plat verso, les lecteurs s'intéressant à l'écologie politique des catastrophes resteront sur leur faim.

Références

- ANTOCHIW M., J. ARNAULD et A. BRETON, 1991, « Un peuple, trois pays... Un passé et des milliers d'histoires » : 25–41, in A. Breton et J. Arnauld (dir.), *Mayas. La passion des ancêtres, le désir de durer*. Paris, Autrement.
- DESCOLA P., 2005, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- OLIVER-SMITH A., 2002, « Theorizing Disasters. Nature, Power and Culture » : 23–47, in S. Hoffman et A. Oliver-Smith (dir.), *Catastrophe and Culture: The Anthropology of Disaster*. Santa Fe, School of American Research Press et Oxford, James Currey.

Emmanuelle Bouchard-Bastien
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

BOURAS Alain, 2018, *La civilisation des clairières. Enquête sur la civilisation de l'arbre en Roumanie. Ethnoécologie, technique et symbolique dans les forêts des Carpates*, avant-propos de P.-H. Stahl. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. « Annales littéraires », série « Environnement, société et archéologie », 728 p., bibliogr., glossaire, illustr.

Fruit de 40 ans de recherches ethnoécologiques sur la paysannerie européenne, l'ouvrage d'Alain Bouras, *La civilisation des clairières. Enquête sur la civilisation de l'arbre en Roumanie. Ethnoécologie, technique et symbolique dans les forêts des Carpates*, bien que centré sur ce qui perdure dans les Carpates roumaines (où l'auteur a mené ses recherches doctorales à la fin des années 1970), présente le foisonnement remarquable d'une approche holiste, interdisciplinaire et transfrontalière. En plus de l'étude des écrits ethnographiques roumanophones et russophones et de l'étymologie (slave, turque, roumaine et germanique) de plusieurs termes fondamentaux, l'auteur a pu bénéficier d'observations non publiées de chercheurs roumains. Ainsi, cet ouvrage consigne des données inédites du point de vue de la francophonie qui invitent à une révision de l'historiographie paysanne roumaine, mais aussi européenne, et à un changement de paradigme dans l'étude de sa civilisation paysanne. La culture paysanne roumaine de la région des Carpates, centrée, jusqu'à tout récemment, sur la pomme et le fromage (en plus des sapins, des épicéas et des hêtres), comporte des traits qui, au cours de plusieurs épisodes historiques successifs (dont la survenue de cavaleries en provenance de l'Est, les diverses vagues de christianisation et le communisme), ont été niés, méprisés, colonisés, voire interdits, notamment en ce qui concerne les chants et contes traditionnels. Tel un lanceur d'alerte, Bouras souhaite stimuler des recherches pluridisciplinaires (de l'archéologie à la psychologie en passant par la foresterie) afin qu'advienne une préservation, voire une renaissance de ce patrimoine matériel et immatériel qu'il décrit comme étant à l'agonie.

Ainsi, les arbres et le bois sont au cœur de la survie des « villages communautaires » de la région à l'étude. À force de vivre aux abords des forêts tempérées, les liens techniques et symboliques que les habitants ont inventés auraient permis d'établir un système agro-sylvo-pastoral viable et équilibré avec les forces régénératrices de la forêt tempérée (la biodiversité, au sein de ces socioécosystèmes traditionnels, aurait été intensifiée par les activités paysannes). Cela aurait été concrètement réalisable par la sacralisation de la terre, des ancêtres, du « commun » et du travail. Selon l'auteur, ces savoir-être et savoir-faire, menacés de disparaître, auraient énormément à apporter non seulement à la recherche de solutions à la crise environnementale mondiale, mais également en ce qu'il y aurait une efficacité technique propre aux rituels saisonniers qui serait apte à maintenir la force morale, la détermination et l'ardeur de chacun à assumer les tâches essentielles (particulièrement dans les épreuves qu'implique le difficile hivernage). Bouras tend à démontrer que les incitatifs et interdits inhérents aux fréquentes fêtes contribueraient à une « homéostasie psychique » du groupe solidaire qui contraste avec les pathologies contemporaines.

Après avoir d'abord outillé le lecteur en lui donnant rapidement des bases conceptuelles ethnologiques issues de la tradition de l'ethnoscience, l'ouvrage présente et discute dans le détail les aspects apparemment fondamentaux des techniques et symboliques de cette paysannerie. Malgré son format encyclopédique (24 chapitres de taille déséquilibrée répartis entre le préambule, trois parties de développement et une discussion-conclusion), il ne s'agit pas d'une collection exhaustive des pratiques sylvo-agricoles de la région à l'étude. L'ouvrage mène plutôt le lecteur au front de tout ce qui reste à connaître, à investiguer et à intégrer. Ainsi avons-nous entre autres à plonger dans les multiples dimensions des arbres de mai, de l'eau neuve, des charmes enforcis par l'enfoncement de coins dans certains tilleuls, des multiples et omniprésents usages des rameaux porteurs de feuilles vertes, des divers bâtons sacrés (de la baguette magique à la poutre maîtresse de la maison, du ballet « volant » psychédélique des guérisseuses au pieu funéraire) et dans certains pans de l'herboristerie. Ces recensions ethnographiques et leur contextualisation au sein des rituels saisonniers ainsi que les discussions audacieuses à leur propos, qui motivent à les appréhender non seulement en tant que socle passé, mais en tant qu'horizon précieux, constituent l'intérêt principal de cet ouvrage. Bouras nous révèle « les faits qui subsistent », en dépit des dissimulations, récupérations et interprétations imposées par les dominations politiques successives et en dépit de l'implantation des monothéismes. Malgré les fréquentes et apparentes digressions du propos, malgré l'aspect éclaté et non conformiste du plan de rédaction, malgré l'apparition in extremis d'éléments cruciaux au cœur de la section finale, malgré les nombreuses erreurs typographiques et quelques références nébuleuses liées aux 170 figures ou photographies, l'enquête de l'auteur parvient à nous convaincre de l'importance de reconsidérer sérieusement cette culture agroforestière. Bouras prend toutefois soin de mettre le lecteur en garde contre la menace de réappropriations maladroites par un ethnotourisme folklorisant et contre de possibles dérives de certaines formes de récupération nationalistes.

Ce livre intéressera les chercheurs friands des disciplines des sciences sociales consacrées aux paysanneries des forêts tempérées. Il est aussi susceptible d'accrocher d'autres types de lecteurs, notamment le public passionné de forêt et de nature ainsi que les forestiers et bergers soucieux de refonder leurs actions.

Marc-André Brochu
Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec
Gouvernement du Québec, Québec (Québec), Canada

ESCOBAR Arturo, 2018, *Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'Occident*, traduit de l'espagnol par l'Atelier de Minga. Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 240 p.

Arturo Escobar, anthropologue d'origine colombienne, n'a plus besoin de présentation. Parmi ses nombreux ouvrages, *Encountering Development. The Making and Unmaking of the Third World* (1995) avait déjà jeté les bases d'une critique radicale de l'idéologie développementaliste et fait entrevoir des voies alternatives à la modernité eurocentrée (capitaliste, séculière et libérale). Dans *Territories of Difference: Place, Movements, Life, Redes* (2008), il exposait les luttes écoterritoriales, les mouvements de résistance, les initiatives locales et les formes de solidarité au sein des communautés afrodescendantes du Pacifique colombien et présentait un fort plaidoyer en faveur de la décolonialité. Avec *Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'Occident* (2018), Escobar poursuit sa réflexion pour la mise en œuvre d'une théorie et d'une pratique du post-développement telles qu'inspirées par des communautés locales du Sud global. Il y aborde les questions écologiques et territoriales comme un réel enjeu ontologique et développe « une ontologie politique du territoire » (p. 32). Alors que l'écologie politique et la pensée foucauldienne lui avaient permis, dans ses premiers travaux, d'analyser les rapports de pouvoir à l'œuvre entre le Nord global et le Sud global, il leur adjoint ici l'ontologie politique qui lui permet d'appréhender les rapports à l'altérité et l'expression de la différence.

Dans cet ouvrage, Escobar continue de poser la difficile et épineuse question de la différence, de la multiplicité et de la coexistence des « mondes », autant de réalités mises à mal par le projet moderne d'un monde unique. Le principal plaidoyer de cet ouvrage vise à défendre « d'autres façons de faire monde » et d'esquisser « les contours d'un plurivers à habiter solidairement » (p. 25). « Afin de remettre la modernité à sa place » (p. 79), afin de penser autrement, d'envisager des voies alternatives diverses et solidaires au projet unimondiste et de donner une chance au *buen vivir*, Escobar, avec d'autres auteurs et chercheurs du Sud comme du Nord, propose de renouveler le bagage conceptuel de l'anthropologie et des sciences sociales (voir aussi Tsing *et al.* 2017). C'est ainsi que les concepts de « plurivers », d'« ontologie politique », de « relationalité » et d'« ontologie relationnelle », de « communalité » et de « maillages communautaires » sont explorés, avec une grande clarté, d'ailleurs, dans les cinq chapitres de cet ouvrage.

Le concept de « plurivers », « à savoir un ensemble de mondes en *connexion partielle* les uns avec les autres, qui n'ont de cesse de s'énacter et de se déployer » (p. 129), permet à Escobar, comme à d'autres avant lui, d'aborder les questions du multiple et de la différence sous un autre angle que celui du « multiculturalisme », qui est intimement lié à l'ontologie dualiste et naturaliste du monde moderne. La notion de « plurivers » s'inspire, entre autres, de la devise zapatiste « Un monde dans lequel tiendraient de nombreux mondes » (p. 95), qui a d'ailleurs inspiré le titre d'un autre ouvrage : *A World of Many Worlds* (de la Cadena et Blaser 2018). À l'instar de ses ouvrages antérieurs, le territoire y occupe une place importante, tel un existant/actant à part entière et non une simple surface à exploiter. Au sein de l'ontologie politique que propose Escobar,

le territoire, en tant que concept et en tant que pratique, représente bien plus qu'un support à la vie et à sa reproduction : il est l'espace biophysique et épistémique dans lequel la vie *s'énacte* en accord avec une ontologie particulière et devient « monde ». Dans les ontologies relationnelles, les humains et les non-humains [...] font partie intégrante du monde, de par les interrelations multiples qu'ils entretiennent en tant qu'êtres sensibles (p. 151-152).

La pertinence et la qualité de cet ouvrage résultent d'une expérience et d'un engagement de longue date de l'auteur avec des communautés (afrodescendantes, autochtones et paysannes) du Sud global. En sus d'une dimension critique pleinement assumée, elles reposent aussi sur la fine articulation entre les dimensions théoriques, conceptuelles, ethnographiques et pratiques de la discipline anthropologique. Les luttes ontologiques, les projets alternatifs et les mouvements de résistance consignés dans les travaux d'Escobar font écho à ceux ayant cours dans d'autres régions du monde. Je pense ici notamment aux mouvements de résurgence autochtone au Canada et ailleurs, mais aussi à ceux que l'on a vu émerger au Nord global ces dernières années telles les ZAD (zones à défendre). Ce sont là autant de communautés décidées à recouvrer leur autonomie et leur dignité sur et avec le territoire. Utopie ? Je dirais plutôt « politiques de l'espoir », et celles-ci sont plus que jamais nécessaires dans cette ère de crise écologique, de spoliation des territoires, de réduction des mondes et d'inégalités croissantes. Ce court ouvrage saura, sans nul doute, inspirer chercheurs et étudiants, toutes disciplines confondues.

Références

- DE LA CADENA M. et M. BLASER (dir.), 2018, *A World of Many Worlds*. Durham, Duke University Press.
- ESCOBAR A., 1995, *Encountering Development. The Making and Unmaking of the Third World*. Princeton, Princeton University Press.
- , 2008, *Territories of Difference: Place, Movements, Life, Redes*. Durham, Duke University Press.
- TSING A. L., H. A. SWANSON, E. GAN et N. BUBANDT (dir.), 2017, *Arts of Living on a Damaged Planet: Ghosts and Monsters of the Anthropocene*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

Sylvie Poirier
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

KANE Hélène, 2018, *Anthropologie de la santé infantile en Mauritanie. Taïre et soigner*. Paris, L'Harmattan, coll. « Anthropologies & Médecines », 267 p.

Issu d'une thèse d'anthropologie soutenue à l'Université d'Aix-Marseille ayant pour objectif « l'analyse des agencements socioculturels construisant l'accessibilité des enfants aux soins » (p. 225), cet ouvrage substantiel nous introduit au cœur de la vie des familles de Nouakchott, en Mauritanie. Dans *Anthropologie de la santé infantile en Mauritanie. Taïre et soigner*, Hélène Kane décrit les pratiques relatives à la santé infantile ainsi que les représentations des maladies telles que diarrhée, paludisme ou infections respiratoires, mais aussi les affections chroniques comme la drépanocytose ou le diabète. L'étude embrasse « la pluralité culturelle des enfances » (p. 13), qui tient à la diversité sociolinguistique de la société. Ainsi, « les enfants sont diversement confrontés à des problèmes d'accès aux richesses, à la scolarisation et aux soins » (p. 13).

Dans le cadre d'une anthropologie de la santé considérant la maladie comme un « fait social total » est présentée une vision holistique de l'accès aux soins allant « au-delà de la mise à disposition de services géographiquement et économiquement accessibles » (p. 15), interrogeant l'accessibilité sociale et cognitive devant une « offre de soins qui n'est pas donnée en soi, mais se négocie » (p. 15). Le premier des cinq chapitres de l'ouvrage pose des jalons issus de l'anthropologie de l'enfance et de la santé. Le suivant décrit, outre les étapes sociales de l'enfance, plusieurs affections classées et les soins domestiques qui y répondent. Le troisième s'intéresse aux pratiques des divers types de guérisseurs, avec leurs positionnements et modes de légitimation au sein d'espaces thérapeutiques concurrentiels. Le quatrième concerne le système médical à disposition, envisageant plusieurs facettes de la qualité des soins. Enfin, le dernier chapitre s'attache aux parcours et expériences en milieu hospitalier, avec des observations qui peuvent laisser le lecteur abasourdi par la dureté de certaines situations.

Partant des trajectoires de quelques enfants, Kane explore les configurations familiales, les représentations des maladies et les logiques interprétatives. Elle documente remarquablement parcours, idées, différences et inégalités, par le biais de vignettes relatant la vie — parfois la mort — d'enfants mauritaniens. Intégrant des propos d'enfants, ce travail s'inscrit dans une anthropologie construite avec eux, mise en perspective avec les rôles de ceux qui les soignent — leurs mères en particulier. Leurs multiples appréhensions de la maladie se confrontent, donnant lieu à des problèmes relationnels avec professionnels et institutions, le dialogue n'étant bien souvent ni empathique ni égalitaire. S'ajoutent les démarches administratives complexes et d'autres difficultés pour des familles dont la disponibilité financière est précaire. Force est de constater l'implacable reproduction des inégalités, dans un pays renommé pour l'importance accordée aux hiérarchies statutaires, avec la persistance notoire de formes insidieuses d'esclavage.

Ne pouvant décrire exhaustivement ce livre foisonnant en données ethnographiques, en voici quelques facettes. Le difficile accès aux soins constitue en lui-même une violence symbolique : « Les systèmes de santé comportent parfois des violences telles que l'absence d'attention pour le soulagement de la douleur ou des négligences. » (p. 14.) Le lien de dépendance entre la qualité des soins et le statut social, affectif et décisionnel donné à l'enfant produit un dénivellement des prises en charge. Il en découle que les parents mauritaniens

ont une vision plutôt négative de leurs hôpitaux et des compétences des soignants : « La méfiance, l'impression que les coûts sont trop élevés, la critique et la comparaison avec les normes étrangères dominent les perceptions. » (p. 152.) Ces inégalités en santé objectivables et subjectivement vécues s'opposent aux interventions en santé publique visant la santé pour tous.

Aspect intéressant, l'ouvrage de Kane dessine les non-dits par le biais desquels les enfants font l'expérience de la maladie et le silence des soignants lorsqu'ils leur prodiguent des soins. Le sous-titre du livre rejaillit au fil des pages : « La prudence face au pouvoir des mots traverse l'ensemble de la société mauritanienne » (p. 95) ; « [l']enfant n'est pas considéré comme interlocuteur de sa maladie » (p. 99). Les enfants se révèlent ainsi des acteurs invisibles de leur propre trajectoire. Leur possibilité d'obtenir des soins est contrainte par ces registres d'énonciation et influencée par divers modèles familiaux et parentaux.

Anthropologie de la santé infantile en Mauritanie. Taire et soigner documente l'expérience des enfants malades et de leur famille dans un contexte de faible accessibilité aux soins. Au-delà de son apport à l'anthropologie de l'enfance, cet ouvrage intéressera les professionnels de la santé et de la planification soucieux d'améliorer la prise en charge des maladies infantiles.

Jean Martin

Ancien agrégé de la Faculté de médecine de Lausanne (Suisse)
Ancien membre du Comité international de bioéthique de l'UNESCO

BEAUDET JEAN-MICHEL, 2017, *Jouer, danser, boire. Carnets d'ethnographies musicales*. Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « En temps & lieux », 200 p., bibliogr., illustr., index., ann.

Ambitieux programme que celui de Jean-Michel Beaudet, professeur d'ethnomusicologie à l'Université Paris Nanterre, qui rassemble quatre décennies de travaux et de « souvenirs sonores » dans un ouvrage. En deux cents pages, *Jouer, danser, boire. Carnets d'ethnographies musicales* remonte jusqu'en 1972, suit les cours d'eau de l'Amazonie et les méandres de l'histoire chez les Kanak en quête d'indépendance. Nous naviguons volontiers avec lui le long de rivières ou de ses rencontres pour jouer, danser et boire.

L'ouvrage propose un parcours à travers le temps et les différents terrains de l'auteur. Chacun des cinq chapitres s'ouvre sur une carte et traite d'un espace, en un nombre variable de sections (entre cinq et vingt-quatre) : le Brésil central (de 1975 à 1978 ; p. 17-33), les Guyanes (de 1974 à 2011 ; p. 35-80), la Nouvelle-Calédonie/Kanaky (de 1984 à 1986 ; p. 83-109) et la Bolivie (de 1992 à 2003 ; p. 111-135). Seul le dernier chapitre (p. 137-163) possède une unité thématique, autour de la danse. Des illustrations variées ponctuent le propos ; on voit en nuances de gris des photos des lieux, rituels et personnes évoqués, de documents ou

d'une page de son carnet. Une annexe de quatre pages présente ces « expériences sensibles mélangées » de l'Amérique latine que constituent les formes musicales et chorégraphiques. Parus dans la collection « En temps & lieux » des Éditions de l'EHESS, ces *Carnets* ont un format compact et une couverture souple ; l'indexation variée facilite également la prise en main.

En introduction, Beudet expose sa vision de l'ethnologie qui, plutôt que de « traiter » d'objets ou de gens, « crée un discours avec des gens ». Au fil de ses rencontres avec des A'uwẽ-Shavante et des Tikmũ'ũn-Mashakali au Brésil, des Wayãpi et des Kali'na en Guyane, des Parikwene de l'Oyapock, des Ese Eja en Bolivie et des Kanak, il déroule le fil de souvenirs où sensualité et plaisir tiennent une place de choix. Les scènes quotidiennes font entendre des rires ou la pluie sur l'imperméable d'un enfant ou voir la technique du corps exercée par une jeune fille rejetant ses cheveux en arrière sans les toucher. La syntaxe bousculée dit l'urgence lors de la chasse, le rythme de la rue. Au-delà d'effets de réel exemplifiant les échanges verbaux et l'expérience de terrain, ces descriptions sont autant d'éléments qui permettent de plonger dans l'ouvrage avec tous les sens et parfois avec poésie.

S'il souhaite « ouvrir une anthropologie du plaisir » (p. 13) et souligne l'articulation de la boisson et des pratiques sociales musicales, l'auteur évoque aussi une dimension politique : il y a une « nécessité politique de l'ivresse » commune (p. 51) qui résoudrait les situations asociales. La réunion de boissons offre aussi le cadre pour jouer et l'interdiction de l'alcool a un impact direct sur les productions musicales collectives.

Chaque évocation apparaît dans les chapitres en vertu d'une cohérence thématique plutôt que chronologique : le titre, bref, est précédé du lieu et de la date. Ainsi, un souvenir en appelle parfois un autre, antérieur, ou bien un « instantané » sollicitant nos sens s'immisce entre deux paragraphes plus réflexifs. Il semble que ce soit l'intérêt majeur de ces *Carnets* : rédigés à partir de 2010, ils font le récit d'événements passés à la lumière de la distance du présent. Le procédé n'est pas seulement habile d'un point de vue littéraire ; il permet également, par le jeu entre le temps du récit et celui de la narration, des effets de grossissement différents.

L'intérêt de cette écriture presque itérative est également à souligner pour une lecture « méthodologique » de l'ouvrage, qui présente en effet des aspects très concrets du travail de Beudet. Qu'il s'agisse des contacts avec les artistes et chamanes, de l'enregistrement ou de la gestion des relations humaines, l'auteur décrit ses expériences sans occulter les moments moins agréables, les maladresses, et explique rétrospectivement à quel point ses informateurs lui ont appris son métier. Ses *Carnets* sont donc précieux pour le public étudiant mais le format, la diversité des situations décrites et le rythme enlevé les rendent accessibles à tous.

Évoquant au fil des pages les relations complexes entre populations locales, représentants et présence institutionnelle étatique (Brésil, France), l'ouvrage se clôt sur une réflexion au sujet de la pression exercée par la colonisation et du « tamisage » qu'opère celui qui témoigne de modes de vie autres. Sans nul doute, Beudet le fait avec une grande honnêteté, partageant ce faisant ses propres émotions et questionnements avec le lecteur. Un plaisir !

Magali Cécile Bertrand

Institut des technosciences, de l'information et de la communication
Université Paul-Valéry Montpellier 3, Montpellier, France

MULET Pascal, 2018, *Des lieux appropriés. Économies contemporaines du Haut-Atlas*, préface de A. Hammoudi. Paris, Éditions Rue d'Ulm, coll. « Sciences sociales », 244 p., fig., bibliogr.

L'ouvrage de Pascal Mulet se meut à contre-courant d'une approche institutionnelle de l'économie pour jeter un éclairage original sur l'ombre de l'officiel. Il nous emmène au plus près de l'univers des habitants du Haut Atlas marocain afin d'aborder l'espace tel qu'il y est vécu par les agents, sans en aplatir la rugosité. *Des lieux appropriés. Économies contemporaines du Haut-Atlas* est le fruit des recherches que Mulet mena dans le cadre de sa thèse, soutenue en 2015, pour laquelle il réalisa plus de deux ans de terrain entre 2011 et 2014 dans le village de Zagoya.

Mêlant ethnographie et ethnologie, ce livre témoigne de l'importance d'une approche qualitative, fondée sur la compréhension de la langue locale, pour l'appréhension des phénomènes sociaux. L'auteur se situe dans le sillage de Florence Weber, sa directrice de thèse, et aborde son sujet par le biais d'une ethnographie économique qui privilégie l'étude des pratiques économiques informelles (Weber 1996). Sa démarche l'amène à questionner des couples conceptuels parfois inadaptés à la réalité sociale, comme la distinction entre « économie marchande » et « économie domestique », « modernité » et « tradition » ou encore entre « local » et « global ». Il cherche à dépasser l'*a priori* qui fait des pays dits « du Sud » des territoires en marge d'une mondialisation menée par et dans les capitales. Pour cela, il se concentre sur le point de vue des acteurs impliqués, c'est-à-dire sur « la manière dont les personnes elles-mêmes perçoivent et organisent ce même monde [mondialisé] » (p. 12). Luttant contre tous les types d'essentialismes, il s'inspire de la phénoménologie husserlienne pour penser le « local » comme une réalité vécue dans laquelle le « global » a lieu. Car en chaque lieu, même les plus marginaux, le reste du monde peut être à portée, il peut être *approprié*, c'est-à-dire atteignable, compris — « maîtrisé » (p. 183) — et agi : telle est la thèse défendue par l'auteur.

Le livre s'ouvre sur la démarche réflexive de Mulet, puis laisse place à trois chapitres (p. 57-130) centrés sur la vie dans le village de Zagoya, ses habitants, leurs relations et, plus spécifiquement, leurs modes de subsistance et donc d'*appropriation du lieu* : l'agropastoralisme et les échanges qui ont lieu dans le souk. Ces deux activités ont comme point d'ancrage le groupe domestique et dépendent largement de l'interconnaissance des personnes impliquées ainsi que d'une logique tout à fait rationnelle. Les différentes activités ainsi que les sphères du domestique et du marchand s'y entrecroisent dans une recherche de profits pour le groupe domestique dans sa totalité. Les nombreux exemples de négoce ainsi que l'organisation des exploitations agropastorales font de ces montagnards de véritables ingénieurs de leur quotidien.

Les trois derniers chapitres (p. 131-200) élargissent le territoire observé au-delà des frontières de la localité. Le rapport des habitants du Haut Atlas à l'économie transnationale, notamment du fait des migrations, mais aussi de l'économie touristique et humanitaire, est abordé à partir du point de vue émique. Si l'exploitation agropastorale nécessite l'appropriation de plusieurs lieux — la forêt, les pâturages, les champs irrigués ou non —, l'économie touristique, elle, mène à l'inscription de lieux situés à des centaines, voire à des

milliers de kilomètres, dans l'espace social des montagnards. En abordant le problème du point de vue émique, on constate que c'est le champ d'action des montagnards qui s'agrandit avec la mondialisation, et non un territoire — les montagnes — qui est marginalisé.

Malgré des débuts très théoriques, chaque point abordé est illustré par des études de cas habillées des discours tenus par les interlocuteurs de Mulet. Malheureusement, malgré son pari de décrire les phénomènes et leurs relations sans les dégager de leur entière complexité, son style témoigne du souci d'être compris. Un tel choix affecte la qualité de l'écriture, qui gagne souvent en lourdeur. Si elle apporte beaucoup à la précision des phénomènes décrits, l'approche dynamiste du monde social qu'adopte Mulet risque de décourager les lecteurs néophytes potentiels.

En somme, *Des lieux appropriés* s'avère une lecture au goût du jour. L'auteur ne tombe pas dans un défaitisme prématuré : il semblerait que le Haut Atlas ne soit pas en proie à l'ethnocide mais, au contraire, que ses habitants réagissent à une mondialisation dont ils font sens et avec laquelle ils composent. À l'image de son sous-titre, *Économies contemporaines*, l'ouvrage est un bel exemple d'une *ethnographie contemporaine* qui s'efforce de décrire l'espace social local tout en l'inscrivant dans des dynamiques mondiales. Témoignant d'une ethnologie qui ne peut plus omettre la mondialisation, cet ouvrage à grande valeur pédagogique éclaire la posture épistémologique que se doit d'adopter un ethnologue contemporain.

Référence

WEBER Florence, 1996, « Ethnographie économique », *Genèses*, n° 25, p. 2–4.

Étienne Quinn
Institut d'ethnologie
Université de Strasbourg, Strasbourg, France
